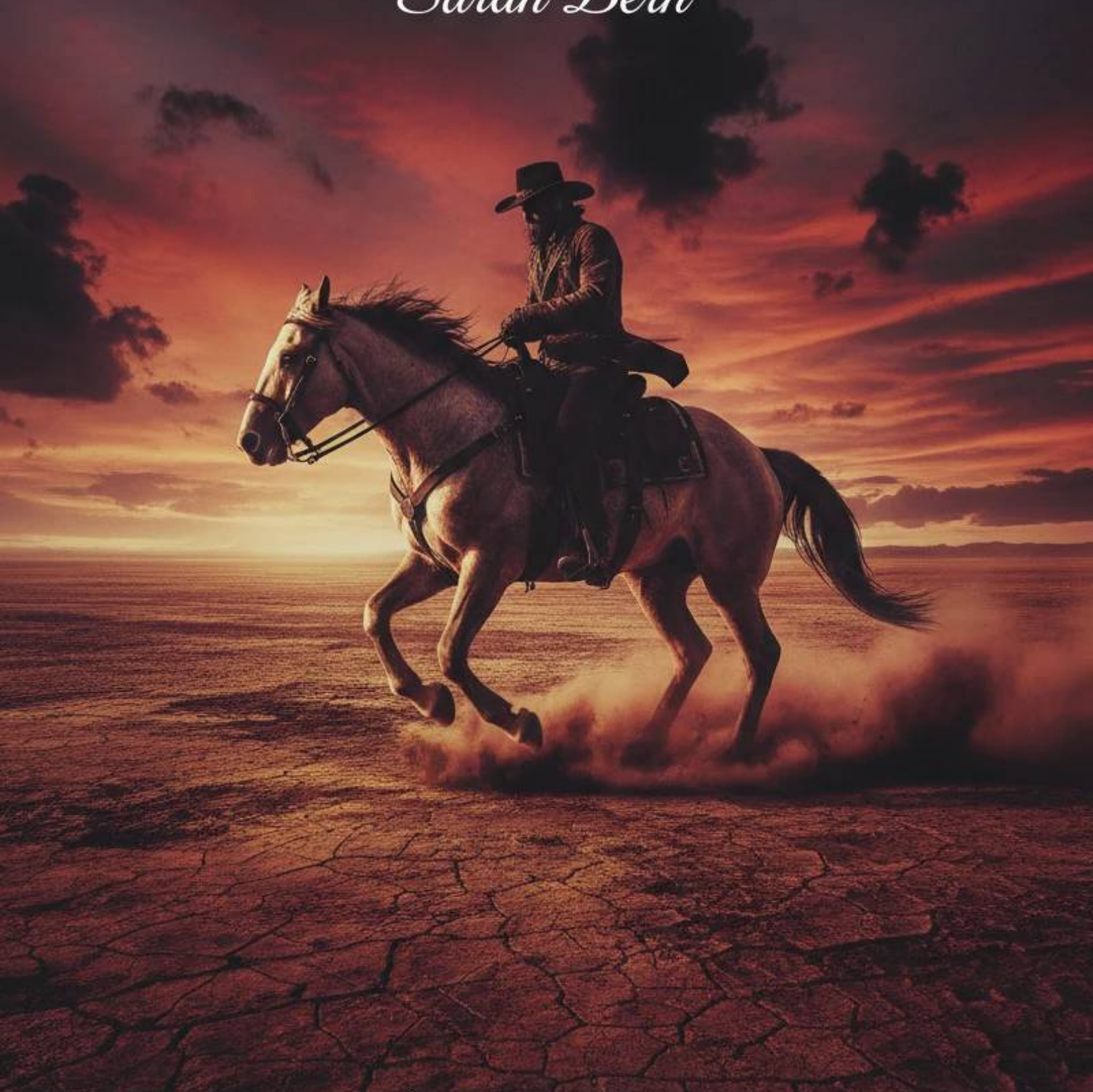


DIEU SUË DU PLOMB

Sarah Bern



Dieu Sue du Plomb

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Retour du Loup Maigre	4
Chapitre 2 : L'Évangile de la Winchester	10
Chapitre 3 : La Soif et le Sel	15
Chapitre 4 : Le Secret de Blood Creek	20
Chapitre 5 : Le Coffre de Fer	24
Chapitre 6 : La Veuve et le Poison	28
Chapitre 7 : Le Tas de Fumier	33
Chapitre 8 : La Communion des Mouches	38
Chapitre 9 : L'Ombre du Fratricide	43
Chapitre 10 : L'Eau Noire et le Sang Rouge	48
Chapitre 11 : L'Apocalypse selon Martha	52
Chapitre 12 : Le Plomb et la Poussière	56

Chapitre 1

Le Retour du Loup Maigre

La poussière avait le goût du soufre et du vieux sang. Caleb Blackwood tira sur les rênes de son hongre, une bête à bout de souffle dont les flancs battaient comme un soufflet de forge percé. Devant lui, l'horizon du Nouveau-Mexique s'étirait en une ligne de feu, un ciel de la couleur d'une plaie mal refermée où le bleu s'effaçait sous la morsure d'un ocre maladif. Il cracha un filet de salive épaisse, noire de terre, et ajusta le bord de son feutre élimé. Ses doigts, couturés de cicatrices blanches, frôlèrent la crosse en nacre de son Colt, un geste machinal, une prière de métal dans un monde qui avait oublié le nom de Dieu.

Dix ans. Dix hivers de plomb et de cavales désespérées depuis qu'il avait laissé derrière lui l'odeur du foin et la voix d'airain de sa mère. Il franchit la limite invisible du domaine de l'Enclume, là où les poteaux de clôture, jadis fiers et droits, ne se dressaient plus que comme des dents déchaussées dans une mâchoire de mort. Le sol, autrefois généreux en herbe grasse, n'était plus qu'une croûte de sel et de bitume.

Le silence était total, seulement rompu par le cliquetis des éperons contre le cuir de ses bottes et le râle de sa monture. Caleb avança au pas, l'œil rivé sur les carcasses qui jalonnaient le chemin. Le bétail ne mourait pas simplement ici ; il se pétrifiait. Il vit une génisse effondrée près d'un abreuvoir, les naseaux brûlés par un liquide visqueux, une eau devenue goudron qui luisait sous le soleil impitoyable comme un miroir d'obsidienne. Les mouches elles-mêmes semblaient avoir déserté les cadavres, comme si la chair était devenue trop toxique pour les insectes les plus vils.

Plus loin, la silhouette de la maison de maître émergea de la brume de chaleur. C'était une structure de bois gris, dévorée par le sel, dont les bardeaux se soulevaient comme

les écailles d'un reptile agonisant. Sur le porche, une ombre se détacha de l'obscurité des poutres.

Silas.

Son frère n'avait plus rien du jeune homme impétueux qu'il avait quitté. C'était désormais un homme sec, noueux, dont le visage semblait avoir été sculpté dans une souche de chêne brûlé. Il tenait une carabine Winchester en travers de ses cuisses, ses mains crispées sur le bois avec une tension qui faisait saillir les tendons de ses poignets.

— Tu as mis le temps, Caleb, lança Silas, sa voix n'étant qu'un craquement de feuilles mortes. J'ai cru que le diable t'avait enfin réclamé ta mise.

Caleb arrêta son cheval à dix pas du porche. Il ne descendit pas de selle. Il observa son cadet, notant la sueur qui perlait sur son front, une sueur grise, poisseuse, qui ne ressemblait pas à l'eau claire des hommes sains.

— Le diable a les mains pleines, Silas. Il n'a plus de place pour les traîne-misère de mon espèce. Qu'est-ce qui est arrivé à cette terre ? On dirait que la terre vomit ses propres entrailles.

Silas esquissa un sourire amer qui ne monta pas jusqu'à ses yeux fiévreux. Il désigna d'un mouvement de menton les champs de sel qui s'étendaient à perte de vue.

— Elle ne vomit rien du tout. Elle étouffe. L'eau est montée noire des puits il y a trois lunes. Les bêtes ont bu. Elles ont crevé en hurlant comme des chrétiens en enfer. Mère dit que c'est le signe. Que le Seigneur nous purge par le fiel.

À cet instant, la porte de chêne lourd grinça sur ses gonds rouillés. Martha Blackwood apparut. Elle était vêtue d'une robe de crêpe noir qui semblait absorber la

lumière du jour, une tache d'encre dans la fournaise. Sa silhouette était d'une raideur de cierge funéraire. Ses cheveux, autrefois d'un roux flamboyant, étaient désormais d'un blanc de cendre, tirés en un chignon si serré que la peau de ses tempes paraissait prête à se déchirer. Elle tenait une Bible à la couverture de cuir élimé dans sa main gauche, tandis que sa main droite reposait sur le pommeau d'une canne en fer.

Elle ne dit rien d'abord. Ses yeux, d'un gris d'orage, parcoururent le corps de son fils prodigue, s'attardant sur la cicatrice qui barrait sa gorge, ce sillon de chair morte qui témoignait d'une corde de pendu ou d'un surin mal géré.

— Le loup revient à la bergerie quand la faim lui tord les boyaux, dit-elle enfin. Sa voix était profonde, vibrante d'une autorité qui n'avait pas fléchi avec les années de décomposition. Mais ici, Caleb, il n'y a plus d'agneaux. Rien que du plomb et de la cendre.

— Je ne viens pas pour manger à ta table, mère, répondit Caleb en posant enfin pied à terre. Ses articulations craquèrent, et il sentit le sol se dérober légèrement sous lui, une terre instable, presque mouvante. Je viens pour ce qui me revient. Silas m'a écrit.

Le regard de la matriarche se tourna vers Silas, qui baissa les yeux, fuyant la fureur froide de sa mère. Elle frappa le sol de sa canne, un bruit sourd qui sembla résonner jusque dans les fondations de la maison.

— Silas est un sot qui cherche des trésors dans des fosses communes, cracha-t-elle. Ce qui est enterré sous cette terre appartient aux morts, Caleb. Et les morts de l'Enclume ont une patience infinie.

Caleb s'approcha du bord du porche. L'odeur était plus forte ici, un mélange de charogne ancienne et de pétrole, une effluve qui prenait à la gorge et embrumait l'esprit. Il remarqua que les rosiers que sa mère chérissait autrefois étaient morts, leurs tiges épineuses couvertes d'une pellicule noire et luisante, comme si on les avait

trempés dans l'encre.

— L'eau des puits, mère... Ce n'est pas la colère de Dieu. C'est autre chose. Ça vient d'en bas.

Martha se signa d'un geste sec, mais ses yeux ne quittèrent pas ceux de son fils.

— Tout vient d'en bas, Caleb. Le mal comme le châtement. Tu as passé dix ans à semer la mort dans les saloons et les plaines de l'Ouest. Tu reviens au moment où la terre décide de rendre ses comptes. C'est une justice que tu devrais comprendre.

Elle fit un pas vers lui, et Caleb recula d'instinct. Il y avait une folie calme dans le regard de la vieille femme, une certitude bâtie sur des décennies de prières restées sans réponse et de deuils accumulés. Derrière elle, dans l'ombre du vestibule, Caleb crut voir des ombres bouger, des formes indistinctes qui semblaient ramper le long des murs de bois.

— Entre, Caleb, dit Silas d'une voix soudainement pressante, presque suppliante. Ne reste pas sous ce soleil. Il rend les hommes fous. On va parler du coffre. On va parler de ce que le père a laissé.

Caleb regarda son frère, puis la silhouette spectrale de sa mère. Il sentit le poids de la lettre de Silas dans sa poche, ce papier froissé qui parlait de fer et de secrets exhumés. Il savait qu'il aurait dû remonter en selle, galoper jusqu'à ce que le domaine de l'Enclume ne soit plus qu'un mauvais souvenir à l'horizon. Mais la fatigue était une chaîne de fer, et la curiosité, un poison plus lent que celui qui tuait le bétail.

Il monta les marches du porche, chaque pas faisant gémir le bois comme une plainte humaine. En passant devant Martha, il sentit l'odeur de la lavande séchée et du renfermé, une odeur de tombeau fraîchement ouvert. Elle ne bougea pas, mais il sentit son regard peser sur sa nuque comme la lame d'un couperet.

À l'intérieur, la pénombre était étouffante. La chaleur ne s'arrêtait pas aux murs ; elle semblait sourdre du plancher lui-même. Caleb retira son chapeau et ses yeux mirent quelques secondes à s'habituer à l'obscurité. Le mobilier était recouvert de draps gris, comme si la famille se préparait à un départ imminent ou à un enterrement perpétuel. Sur la table de la cuisine, un seau d'eau trônait. Le liquide à l'intérieur était d'un noir profond, sans aucun reflet, une substance morte qui ne semblait pas destinée à désaltérer les vivants.

— On ne boit plus ça, murmura Silas en arrivant derrière lui. On doit aller chercher de l'eau à la source de la Roche-Percée, à trois lieues d'ici. Et même là-bas... le goût change.

Caleb s'approcha du seau et y trempa le bout de son doigt. La sensation était grasse, huileuse. Il porta son doigt à ses narines. Ce n'était pas seulement du bitume. Il y avait une pointe métallique, une odeur de vieux cuivre oxydé qui lui rappela le goût de la monnaie de sang qu'il avait si souvent touchée.

— Le coffre, Silas. Où est-il ?

Silas jeta un regard nerveux vers la porte où Martha se tenait toujours, immobile, silhouette de jais découpée sur l'embrasement du dehors.

— Dans la grange. Sous le plancher, là où les chevaux ne veulent plus mettre les sabots. Je l'ai déterré à moitié, Caleb. Mais je n'ai pas pu l'ouvrir. Il y a des chaînes... et des marques. Des marques que je n'aime pas.

Caleb sentit un frisson parcourir l'échine de sa carcasse de loup. Il avait vu bien des horreurs dans les guerres de territoire et les chasses à l'homme, mais ici, dans la maison de son enfance, la peur avait une texture différente. Elle était domestique. Elle était familiale.

Dehors, le vent se leva, un vent sec qui fit gémir les structures de l'Enclume. Le ciel, par la fenêtre ouverte, semblait s'assombrir, virant au violet de la gangrène. Un grondement sourd monta du sol, une vibration profonde qui fit tinter les verres sur le buffet et osciller la Bible dans les mains de Martha.

— La terre a faim, Caleb, murmura la vieille femme sans se retourner. Elle réclame son dû. Et elle ne se contentera pas de bétail cette fois.

Caleb Blackwood comprit alors que son retour n'était pas une fin, mais le début d'une agonie. Il posa sa main sur la crosse de son revolver, sentant le froid du métal contre sa paume moite. Le plomb était la seule monnaie qui avait encore cours dans ce domaine maudit, et il en avait une besace pleine. Mais face à une terre qui suait le poison et à une mère qui priait pour l'apocalypse, il se demanda si toutes les balles du monde suffiraient à racheter le silence des morts.

Chapitre 2

L'Évangile de la Winchester

L'ombre de Martha Blackwood s'étirait sur le plancher de chêne comme une tache d'encre indélébile, dévorant la faible lueur des chandelles de suif qui grésillaient dans l'air rance. Elle ne bougeait pas, droite dans son fourreau de crêpe noir, les mains jointes sur la couverture de cuir de sa Bible avec une force qui faisait blanchir ses phalanges. Caleb sentait l'odeur de la vieille femme : un mélange de lavande séchée et de poussière de tombeau. Elle ne le regardait pas ; elle fixait le vide, là où Dieu aurait dû se tenir s'il n'avait pas déserté le Nouveau-Mexique depuis des lustres.

— La désobéissance est un péché de sorcellerie, Caleb, prononça-t-elle d'une voix qui avait le tranchant d'un rasoir de barbier. Et l'insoumission, une idolâtrie. Tu reviens avec le sang des autres sur tes mains, pensant que le temps a lavé la terre de tes offenses. Mais la terre se souvient.

Elle leva les yeux, deux billes d'agate sombre, dépourvues de pitié. D'un geste lent, elle désigna la Winchester appuyée contre le buffet massif. L'acier bleui de l'arme luisait d'un éclat huileux. Pour Martha, le fusil n'était pas un outil, c'était un sceptre, l'instrument d'une liturgie brutale qu'elle imposait à ce domaine depuis que le patriarche était allé pourrir sous les buissons de créosote.

— Va voir ce qu'il reste de notre héritage, reprit-elle. Va voir les bêtes que le Seigneur nous retire parce que ton frère et toi n'avez pas su garder le temple propre. Silas tremble comme une feuille de peuplier au moindre souffle de vent. Il a besoin de la main d'un homme, ou du moins de ce qu'il en reste en toi.

Caleb ne répondit rien. Le silence était sa seule armure. Il tourna les talons, ses

éperons de fer tintant sur le bois sec avec une résonance de glas. En franchissant le seuil, la chaleur le frappa comme le plat d'une pelle chauffée à blanc. Le soleil, un disque de cuivre aveuglant, trônait au zénith, dévorant les couleurs du monde pour ne laisser qu'un ocre sale et un gris de cendre.

Il marcha vers les abreuvoirs, ses bottes s'enfonçant dans une poussière si fine qu'elle semblait fluide. L'air vibrait de mouches. Elles formaient des nuages compacts au-dessus des carcasses de trois génisses affalées près de la clôture. Caleb s'approcha, la main sur le nez. Les bêtes n'étaient pas mortes de soif, mais de quelque chose de bien plus insidieux. Leurs naseaux étaient tapissés d'une croûte noire, une sorte de bitume visqueux qui semblait avoir été vomé par leurs propres poumons.

Il se pencha sur le bac en pierre. L'eau, qui aurait dû être claire, était recouverte d'une pellicule irisée, comme de l'huile de lampe. Une odeur de soufre et de métal rouillé lui monta à la gorge. Il trempa un doigt dans le liquide poisseux ; la sensation était grasse, écœurante. Ce n'était plus de l'eau, c'était le suc d'une terre malade, une bile noire qui remontait des profondeurs du sol pour empoisonner le présent.

Au loin, les collines pelées ressemblaient à des dos de lépreux. Rien ne poussait plus ici, sinon des épineux rabougris et cette amertume qui rongait le cœur des hommes. Caleb reporta son regard vers la grange, une structure massive de bois grisâtre qui semblait s'affaisser sous le poids des secrets. C'est là que Silas se terrait.

Il poussa la porte monumentale qui gémit sur ses gonds rouillés. L'obscurité intérieure était une bénédiction après l'éclat du dehors, mais elle était chargée d'une tension électrique. L'odeur du foin moisi et du cuir vieux se mêlait à celle, plus âcre, de la sueur de peur.

— Silas ? appela Caleb. Sa voix sonna creux sous la charpente.

Un bruit de bois frotté contre le sol lui répondit. Dans le fond de la grange, près des

stalles vides, une silhouette se redressa péniblement. Silas semblait avoir vieilli de vingt ans en une décennie. Ses vêtements de lin grossier pendaient sur ses épaules décharnées, et ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, brillaient d'une lueur fébrile, presque démente. Il tenait une barre à mine à la main, ses doigts crispés sur le métal froid.

— Tu n'aurais pas dû revenir, Caleb, chuchota Silas. Pas maintenant. Pas quand ça commence à remonter.

— Qu'est-ce qui remonte, Silas ? Le bétail crève, l'eau pue le pétrole et la vieille prie pour qu'on brûle tous. Qu'est-ce que tu as fait ?

Silas lâcha la barre à mine qui tomba sur le sol de terre battue avec un bruit sourd. Il désigna du doigt le fond de la grange, là où les planches du plancher de la réserve avaient été arrachées. Le bois était fendu, les clous tordus témoignaient d'un effort désespéré pour mettre à nu ce qui dormait dessous.

— La lettre que je t'ai envoyée... commença Silas, la voix tremblante. Je pensais que c'était de l'or. Le coffre de fer dont parlait le vieux avant de perdre la tête. Je l'ai cherché pendant des mois, creusant sous chaque solive, sous chaque pierre de fondation.

Il s'approcha du trou béant, invitant Caleb d'un geste saccadé. Caleb s'avança, sentant une fraîcheur malsaine émaner de l'excavation. Au fond de la fosse, à demi dégagé de la terre argileuse, reposait un coffre de fer massif, scellé par la rouille et le temps. Mais ce n'était pas la vue du métal qui fit se hérissier les poils sur la nuque de Caleb.

C'était l'odeur.

Une odeur de charnier ancien, de chair fossilisée et de péché rance. Le sol autour du coffre était imprégné de cette même substance noire qui polluait les puits, mais ici,

elle semblait pulser, animée d'une vie propre.

— Ce n'est pas de l'argent qu'il y a là-dedans, Caleb, hoqueta Silas en se prenant la tête entre les mains. Ce n'est pas de l'argent. Quand j'ai glissé le levier sous le couvercle, la terre s'est mise à hurler. Pas un bruit que les oreilles entendent, non... un bruit que les os ressentent. Le vieux ne l'a pas caché pour nous enrichir. Il l'a enterré pour que ça ne sorte jamais.

Caleb s'accroupit au bord de la fosse. Il vit les traces de sang sur les mains de son frère, des griffures profondes qu'il s'était infligées en essayant de refermer ce qu'il avait ouvert. Sous le plancher, dans cette obscurité souterraine, le coffre semblait attendre. Il était le cœur de la gangrène, la source du poison qui tuait les bêtes et rendait Martha folle de Dieu.

— On doit le recouvrir, dit Caleb d'une voix sourde.

— On ne peut plus ! s'écria Silas, sa voix montant dans les aigus. Ça coule, Caleb ! Ça coule partout ! Ça vient des fondations, ça s'infiltré dans les veines de la terre. Regarde les bêtes ! Elles boivent notre honte ! Elles boivent ce que le père a fait !

Silas se mit à rire, un rire sec comme un craquement de brindille. Il s'effondra sur les genoux, ses mains fouillant la poussière comme s'il cherchait à s'y enterrer. Caleb leva les yeux vers les chevrons de la grange. Il comprit que le domaine des Blackwood n'était pas une terre d'élevage, mais un immense couvercle posé sur une abomination.

Dehors, le vent se remit à souffler, charriant le sable contre les parois de bois avec le bruit d'un linceul que l'on déchire. Caleb posa la main sur la crosse en nacre de son Colt, cherchant une certitude que le métal ne pouvait plus lui offrir. Il revit le visage de Martha, sa piété féroce, son "Évangile de la Winchester". Elle savait. Elle avait toujours su que le salut de cette famille ne tenait qu'à l'épaisseur d'une planche de bois

et à la profondeur d'un secret enterré sous la fiente.

Il regarda son frère, cette épave humaine brisée par la convoitise, et sentit le poids de la besace de plomb à sa ceinture. Le plomb était la seule monnaie de ce monde, mais face à ce qui rampait sous leurs pieds, il craignit que toutes les balles du Nouveau-Mexique ne soient qu'une vaine offrande à un Dieu qui, depuis longtemps, avait cessé d'écouter pour ne plus faire que suer le plomb de sa propre colère.

Chapitre 3

La Soif et le Sel

Le soleil n'était plus un astre, mais une enclume incandescente frappant sans relâche sur la nuque des hommes. Caleb Blackwood sentait le sel de sa propre sueur lui mordre les yeux, une brûlure familière qui se mêlait à la poussière ocre incrustée dans les rides de son front. Il se tenait debout devant la margelle du puits principal, une structure de bois grisâtre, dévorée par les termites et le dédain du temps. La corde de chanvre, rêche et sèche comme un vieux tendon, lui écorchait les paumes alors qu'il s'apprêtait à sonder les entrailles de cette terre qui semblait avoir juré la perte des siens.

À quelques toises de là, une génisse s'effondra dans un nuage de terre fine. Elle ne beugla pas. Elle n'en avait plus la force. Ses flancs, tendus sur des côtes saillantes comme les membrures d'une épave, battaient un rythme erratique avant de se figer. Caleb observa la bête un instant, l'expression vide. La mort n'était plus un événement au domaine Blackwood ; elle était le climat. Les mouches, grosses et bleutées, s'agglutinaient déjà autour des naseaux de l'animal, cherchant une humidité que le sang lui-même ne fournissait plus.

Il empoigna la manivelle. Le grincement de la poulie déchira le silence pesant de l'après-midi, un cri de métal rouillé qui semblait réveiller les spectres tapis sous les fondations de la grange. Caleb descendit le seau de fer. Il l'entendit heurter les parois de pierre, un son mat, sans l'écho cristallin de l'eau profonde. Quand le récipient toucha enfin le fond, le bruit fut celui d'un corps gras s'enfonçant dans une fange épaisse.

Il remonta la charge à la force de ses bras noueux, les muscles de son dos protestant

sous sa chemise de lin trempée. Lorsqu'il bascula le seau sur le rebord de la margelle, ce ne fut pas l'eau claire des montagnes qu'il contempla, mais une liqueur d'un noir d'ébène, irisée de reflets violacés et fétides. L'odeur le frappa comme un coup de poing : un relent de bitume, de charogne ancienne et de soufre. Ce n'était pas la vie qui montait des profondeurs, mais une huile de terre, une humeur maligne vomie par les entrailles du monde.

Caleb plongea ses doigts dans la substance. Elle était visqueuse, chaude, presque pulsante. Il la porta à ses narines, et un frisson, plus froid que la glace du Wyoming, remonta le long de sa colonne vertébrale. Ce n'était pas de l'huile de lampe. C'était le pus d'une plaie que la terre ne parvenait plus à cicatriser.

— Tu perds ton temps, Caleb. Cette terre a soif de sang, pas de flotte.

La voix était éraillée, chargée de la rancœur des alcools frelatés. Silas se tenait sur le perron de la remise, la silhouette oscillante, le visage mangé par une barbe hirsute où s'accrochaient des brins de paille. Il tenait sa Winchester par le canon, l'utilisant comme une canne de fortune. Ses yeux, injectés de sang, erraient sur le désastre qui les entourait sans paraître le voir.

Caleb ne se retourna pas. Il essuya ses mains souillées sur son pantalon de cuir de buffle.

— Le bétail crève, Silas. Si on ne cure pas ce puits, il ne restera plus rien à enterrer d'ici la fin de la semaine.

Silas laissa échapper un rire qui se mua en une quinte de toux grasse. Il fit quelques pas chancelants dans la poussière, son éperon droit tintant lugubrement contre une pierre.

— Qu'ils crèvent ! On mangera la poussière, on boira le plomb. C'est tout ce que

maman nous a laissé, non ? Une part de néant sous un ciel de cuivre.

Il leva soudain son fusil, non pas pour épauler, mais dans un geste de bravade désordonné. Le coup partit sans crier gare. Le tonnerre de la poudre noire déchira l'air lourd, et la balle vint siffler à quelques pouces de l'oreille de Caleb avant de s'écraser contre le montant en bois du puits, projetant un éclat d'esquille qui lui entama la joue.

Le silence qui suivit fut plus terrible que la détonation. Caleb resta immobile, le profil durci, une goutte de sang perlant sur sa balafre. Il tourna lentement la tête vers son frère. Ses yeux n'exprimaient ni colère, ni peur, seulement une lassitude séculaire, celle des hommes qui ont trop longtemps côtoyé les charniers.

— La prochaine fois que tu pointes ce fer vers moi, Silas, assure-toi que ton premier coup est le dernier. Parce que je ne te laisserai pas le loisir d'un second.

Silas resta interdit, le fusil encore fumant dans ses mains tremblantes. La vapeur de soufre flottait entre eux, une barrière invisible mais infranchissable. L'ivrogne tenta de retrouver sa superbe, mais ses genoux fléchirent. Il s'affaissa contre un poteau, le regard soudain fuyant.

— C'était un accident... la gâchette est sensible, Caleb. C'est la chaleur, ça rend les ressorts nerveux.

Caleb s'approcha de lui. Son ombre, allongée par le soleil déclinant, recouvrit le corps affaissé de son cadet. Il ne ramassa pas le fusil. Il se contenta de fixer cette épave humaine, ce frère qui portait le nom des Blackwood comme une malédiction.

— Ce n'est pas la chaleur qui te rend nerveux, Silas. C'est le coffre. C'est ce que tu as déterré sous la grange. Tu sens l'odeur qui monte du puits ? C'est la même. C'est le passé qui remonte parce qu'on n'a pas creusé les tombes assez profond.

Il désigna du menton la plaine où les carcasses des vaches commençaient à gonfler sous l'effet des gaz. Le sel remontait à la surface du sol, formant des plaques blanches et craquantes, comme une lèpre minérale dévorant les pâturages.

— Regarde-les, Silas. Elles ne meurent pas de soif. Elles meurent parce qu'elles boivent notre héritage. Chaque goutte de cette poisse noire est un péché de notre sang qui réclame son dû.

Silas releva la tête, une lueur de terreur pure perçant enfin le voile de son ivresse.

— On ne peut pas le rendre, Caleb. Ce qui est sorti ne rentre jamais. Maman dit que c'est l'épreuve. Que Dieu nous pèse.

— Dieu nous a pesés depuis longtemps, Silas. Et il a trouvé que nous pesions exactement le poids d'une balle de calibre .44.

Caleb se détourna et reprit le chemin de la maison de maître, une bâtisse aux bardeaux délavés qui ressemblait à un squelette de baleine échoué au milieu du désert. Il sentait sur lui le regard de Martha, derrière les rideaux de dentelle jaunie de l'étage. Elle était là, immuable, une veuve noire tissant sa toile de prières et de haine, attendant que ses fils finissent de s'entredéchirer pour le contrôle d'un royaume de cendres.

En marchant, il sentit la terre vibrer sous ses bottes. Un grondement sourd, souterrain, comme si une bête colossale se retournait dans son sommeil sous les couches de schiste et de calcaire. L'huile noire continuait de déborder du seau resté sur la margelle, coulant le long du bois, s'infiltrant dans les fissures, cherchant à regagner le cœur de cette terre maudite.

Il n'y avait plus de rédemption possible dans le Nouveau-Mexique. Il n'y avait que la soif, le sel et le plomb qui se préparait dans l'ombre des chambres hautes. Caleb

toucha la crosse en nacre de son Colt, cherchant le contact froid du métal pour calmer le tremblement de ses mains. La tragédie entamait son dernier acte, et l'air sentait déjà le brûlé, non pas celui des incendies de prairie, mais celui des âmes que l'on consume pour un secret que même l'enfer ne voulait plus garder.

Chapitre 4

Le Secret de Blood Creek

Le soleil trônait au zénith, pareille à une hostie de cuivre chauffée à blanc, clouée sur un ciel d'un bleu si cru qu'il en paraissait livide. Caleb Blackwood descendit la pente de schiste friable qui menait au lit de Blood Creek, ses éperons de fer produisant un cliquetis sec, seul glas dans ce silence minéral où même les grillons semblaient avoir péri carbonisés. La chaleur n'était plus une simple condition de l'air ; elle était une masse, un suaire de plomb pesant sur ses épaules voûtées, imprégnant sa chemise de lin d'une sueur rance qui collait à sa peau comme une seconde disgrâce.

Arrivé au creux du ravin, il s'arrêta. Blood Creek n'était plus qu'un linceul de boue craquelée, une cicatrice béante serpentant entre les falaises de grès rouge. Là où, dans ses souvenirs d'enfance, une eau claire et vive bondissait sur les galets, ne subsistait qu'une humeur épaisse, une mélasse bitumineuse qui sourdait des entrailles de la terre. L'odeur le frappa au visage, fétide, un mélange de soufre, de vieille graisse et de charogne métallique. Ce n'était pas l'odeur d'une mine, ni celle du pétrole que les hommes de l'Est cherchaient avec une avidité fiévreuse. C'était l'odeur d'une plaie qui refuse de cicatriser.

Caleb s'accroupit, ses articulations craquant comme du vieux bois. Il ramassa une poignée de cette terre noire et grasse. Elle ne glissait pas entre ses doigts ; elle les souillait, s'incrustant sous ses ongles, marquant sa chair d'un stigmate indélébile. Il observa les carcasses de bétail éparpillées le long de la rive morte. Les bêtes n'étaient pas mortes de soif, mais d'avoir bu ce fiel. Leurs flancs étaient gonflés, leurs naseaux tapissés d'une croûte sombre, et leurs yeux, dévorés par les mouches, semblaient encore fixer l'invisible horreur qui les avait foudroyés.

Il avança plus profondément dans le lit de la rivière, là où le courant faisait autrefois un coude sous un surplomb de roche calcaire. C'est là que le sol semblait avoir littéralement vomi ses secrets. La terre s'était affaissée, révélant une strate que les siècles auraient dû garder enfouie. Caleb vit d'abord une forme blanche, oblongue, émergeant du limon noir. Il utilisa la lame de son couteau de chasse pour dégager la matière visqueuse. Ce n'était pas une pierre.

C'était un fémur humain, jauni par le temps, mais imprégné jusqu'à la moelle par cette huile de ténèbres.

Il creusa davantage, ses mains griffant le sol avec une hâte sauvage. À mesure qu'il déblayait la vase, le charnier se révélait dans sa nudité obscène. Des crânes brisés, des vertèbres soudées par la corruption, des restes de tissus grossiers, du chanvre pourri qui avait autrefois servi de liens. Ce n'était pas un cimetière. C'était une fosse commune, un lieu de massacre où les corps avaient été jetés sans prière, sous le couvert d'une nuit vieille de plusieurs décennies.

Parmi les ossements, il dénicha un objet qui fit s'arrêter son cœur : une boucle de ceinture en laiton, ornée de l'emblème des cavaliers de la Frontière, ternie, rongée par l'acidité du sol, mais reconnaissable. Et juste à côté, les restes d'un coffre de fer, celui-là même dont Silas avait parlé dans sa lettre. Le métal était perforé de trous de balles, la serrure forcée depuis longtemps, l'intérieur ne contenant plus que de la terre noire et le souvenir d'une trahison.

Caleb comprit alors, avec une clarté qui lui brûla les yeux, que la pollution de Blood Creek ne venait d'aucune exploitation humaine, d'aucune machine à vapeur crachant sa suie au nord du domaine. Le poison remontait de l'abîme des actes paternels. La terre, saturée du sang des innocents massacrés pour ce coffre, pour ce domaine, pour cette lignée maudite, ne pouvait plus contenir le crime. Elle régurgitait le péché originel des Blackwood sous la forme de cette bile noire qui tuait les bêtes et rendait les hommes fous.

Il se redressa, le souffle court, ses mains tremblantes maculées de cette boue qui sentait le fer et la mort. Le vent se leva, un souffle brûlant qui souleva la poussière rousse, la faisant tourbillonner autour de lui comme les spectres de ceux qui gisaient là. Les parois du canyon semblaient se refermer, les strates rocheuses l'observant comme les cernes d'un œil immense et vengeur.

Chaque goutte de cette eau bitumineuse était une goutte de sang transformée par le temps et la haine. Martha, dans sa piété de façade, dans ses habits de deuil éternel, ne priait pas pour le salut de son mari défunt ; elle priait pour que la terre garde sa bouche close. Mais la terre avait faim de vérité. Le bétail crevait parce qu'il s'abreuvait à la source même de leur fortune : un crime enfoui qui, tel une gangrène, remontait désormais à la surface pour réclamer son dû.

Caleb regarda ses mains. Le noir ne s'en allait pas. Il frotta ses paumes contre son pantalon de toile, mais la tache s'étendait, s'imprégnant dans la fibre, devenant une partie de lui-même. Il se rappela les paroles de son frère, les délires de Silas sur le « coffre de fer » et les ombres qui marchaient dans la grange. Ce n'était pas de la folie. C'était la reconnaissance.

Il leva les yeux vers la maison des Blackwood, perchée sur la colline comme un vautour de bois et de pierre. Elle paraissait chanceler sous le poids de l'azur écrasant. Il imagina sa mère, assise dans son fauteuil de chêne, les doigts crispés sur son chapelet, écoutant le grondement souterrain qu'il avait ressenti plus tôt. Ce n'était pas un séisme. C'était le sol qui se soulevait, les morts qui poussaient sur leurs cercueils de boue pour venir frapper à la porte des vivants.

Un bruit sec, comme un coup de fouet, déchira l'air. Caleb se jeta au sol par réflexe, la main sur la crosse de son Colt. Mais ce n'était pas un coup de feu. C'était un arbre mort, un vieux genévrier calciné sur la crête, qui venait de se fendre en deux sous l'effet de la chaleur et de la dessiccation. Le bois avait éclaté avec la violence d'une

sentence.

Il se releva lentement, le visage couvert d'une sueur de cendre. Il savait maintenant que son retour n'était pas un hasard, ni même une quête de richesses. Il était l'exécuteur testamentaire d'une terre qui avait fini de se taire. Le massacre de Blood Creek n'était plus une légende murmurée par les anciens ou un cauchemar de gamin ; c'était une réalité physique, une substance visqueuse qui empoisonnait le présent.

Il ramassa la boucle de laiton, la glissa dans sa besace, sentant son poids comme celui d'une pierre tombale. Chaque pas qu'il ferait désormais pour remonter vers le ranch serait un pas vers le dénouement de cette tragédie. Le ciel restait muet, d'un bleu d'acier, indifférent aux tourments des hommes qui rampaient à sa surface. Dieu, s'il existait encore dans ce désert de sel, ne regardait pas. Il s'était retiré, laissant les hommes se noyer dans le fiel de leurs ancêtres.

Caleb Blackwood commença l'ascension. Ses bottes écrasaient les croûtes de sel, et à chaque enjambée, il lui semblait entendre le murmure des os s'entrechoquant sous la terre. La prophétie de la poussière s'accomplissait. Le ranch n'était pas un royaume, c'était un charnier à ciel ouvert, et le sang versé autrefois réclamait désormais le plomb de demain. Il ne restait plus qu'à attendre que l'étincelle rencontre la poisse, et que tout ce monde de cendres s'embrace enfin dans un dernier holocauste purificateur.

Chapitre 5

Le Coffre de Fer

La charpente de la grange gémissait sous le poids d'un soleil de plomb qui, bien qu'invisible derrière les bardeaux disjoints, pesait sur le toit comme une main de géant. À l'intérieur, l'air n'était qu'une soupe épaisse de poussière en suspension, de paille rance et de l'odeur aigre du bétail qui crevait à quelques toises de là. Caleb sentait la sueur couler le long de son échine, une rigole de sel et de crasse qui venait mourir dans le cuir craquelé de sa ceinture. Face à lui, Silas maniait la pelle avec une frénésie de possédé, le visage maculé de terre noire, les yeux injectés de sang.

Le sol de la grange, battu par des générations de sabots et de bottes, offrait la résistance du granit. Chaque coup de pioche de Caleb arrachait une étincelle au silex, un bruit sec qui résonnait dans le silence sépulcral de la plaine. Ils ne parlaient pas. Le temps des mots s'était éteint avec la dernière lettre de Silas ; il ne restait plus que le labeur des fossoyeurs. Le fer de la bêche s'enfonçait dans cette terre qui refusait de pardonner, une terre qui semblait palpiter sous leurs pieds comme un abcès mûr.

— C'est ici, haleta Silas, la voix brisée par l'effort et la peur. Sous la mangeoire du fond. Père disait que rien ne pousse là où l'ombre du vieux chêne ne tombe jamais.

Caleb ne répondit rien. Il écarta son frère d'un geste brusque et planta sa propre pelle. Le choc fut différent. Ce n'était plus le craquement de la pierre, mais le sourd retentissement du métal contre le métal. Un frisson, plus froid que la glace du Wyoming en janvier, remonta le long de ses bras noueux. Ils se mirent à genoux dans la poussière, griffant le sol de leurs doigts meurtris, dégageant les contours d'une boîte oblongue, scellée par la rouille et le temps.

C'était un coffre de fer d'une facture ancienne, aux angles renforcés de clous grossiers. Il semblait avoir été forgé dans les entrailles d'une montagne maudite. La serrure, un trou béant comme une bouche édentée, était obstruée par une gangue de boue séchée. Caleb sortit son couteau de chasse, une lame de Solingen dont l'acier brillait d'un éclat sinistre dans la pénombre, et commença à gratter la jointure.

— On devrait peut-être attendre la nuit, murmura Silas, jetant un regard inquiet vers la porte baignée d'une lumière crue. Si la Veuve nous voit...

— La Veuve prie ses saints de plâtre, trancha Caleb d'une voix de rocaille. Elle ne voit que ce que le Seigneur veut bien lui montrer, et le Seigneur a détourné les yeux de cette maison depuis bien longtemps. Aide-moi à soulever ce couvercle.

Ils unirent leurs forces, leurs muscles bandés sous le lin trempé de leurs chemises. Le fer cria, un hurlement de métal supplicé qui déchira le calme de l'après-midi. Le couvercle céda enfin, basculant en arrière dans un nuage de poussière fétide.

Caleb s'attendait à l'éclat de l'or, au scintillement des aigles de Saint-Gaudens ou à la matité des lingots. Mais il n'y avait là aucune richesse pour laquelle un homme sain d'esprit vendrait son âme.

Au sommet de la pile reposaient des liasses de parchemins jaunis, liés par des rubans de soie qui tombaient en lambeaux au moindre contact. Caleb en saisit un. Le papier était cassant, imprégné d'une humidité ancienne qui sentait la cave et le renfermé. En déchiffrant les calligraphies élégantes, les sceaux de cire rouge encore intacts, ses mains se mirent à trembler. Ce n'étaient pas des titres de propriété de la famille Blackwood. C'étaient les actes originaux des colons allemands et mexicains qui occupaient ces vallées avant que le premier Blackwood n'y pose le pied. Des noms raturés, des signatures tremblantes, et surtout, des dates qui coïncidaient toutes avec le "Grand Hiver" de 1852, l'année où la lignée avait soudainement prospéré sur les cendres de ses voisins.

— Ce sont les titres de la vallée entière, souffla Silas, penchant sa face terreuse au-dessus du coffre. Ils ne les ont jamais achetés, Caleb. Ils les ont pris.

Mais le pire ne résidait pas dans ces papiers. Caleb écarta les documents d'un revers de main, révélant ce qui gisait au fond de la caisse, enveloppé dans des linges de baptême dont la blancheur avait viré au gris de cendre.

Il y avait là des ossements. Petits, fragiles comme des flûtes de roseau. Des crânes de la taille d'un poing d'homme, dont les orbites vides semblaient hurler une détresse vieille de quarante ans. Trois petits squelettes, disposés avec une précision macabre, les mains jointes sur des thorax défoncés par le plomb. Entre les côtes de l'un d'eux, Caleb ramassa une petite médaille de plomb représentant la Vierge Marie, noircie par l'oxydation.

Le silence qui suivit fut plus lourd que la terre qu'ils venaient de remuer. C'était le poids d'un massacre originel, le socle de sang sur lequel le ranch Blackwood avait été bâti. Les bêtes ne mouraient pas d'une maladie de l'eau ou d'un poison de mine ; elles s'étouffaient avec le péché des pères. La terre, saturée de cette infamie, recrachait désormais ses secrets.

Caleb sentit une bile amère lui monter à la gorge. Il revit le visage de sa mère, Martha, avec sa piété de fer et ses psaumes déclamés comme des sentences de mort. Il comprit alors que chaque pierre de la demeure, chaque poteau de clôture, chaque goutte d'eau puisée au puits était un vol commis sur des cadavres d'enfants.

— Ils les ont enterrés ici, sous le plancher où nous dormions, murmura Silas, les larmes traçant des sillons clairs sur ses joues sales. Ils ont bâti la grange sur leurs tombes pour que personne ne vienne jamais creuser.

Caleb se redressa, sa silhouette immense découpée par les rayons de lumière qui

perçaient la toiture. Il ne ressentait plus de peur, seulement une lassitude infinie, une certitude de plomb. Le coffre n'était pas un trésor, c'était une ancre qui les entraînaient tous vers les abysses.

Il referma le couvercle de fer avec une lenteur solennelle. Le choc sourd résonna comme le glas d'une église de frontière. Dehors, le vent se levait, charriant une odeur de soufre et de charogne. Le ciel, à l'horizon, prenait des teintes de cuivre brûlé, annonçant l'orage qui ne viendrait jamais laver les souillures.

— Qu'est-ce qu'on fait, Caleb ? demanda Silas, sa voix n'étant plus qu'un sifflement d'enfant terrifié.

Caleb Blackwood posa sa main sur la crosse en nacre de son Colt, sentant le froid du métal contre sa paume brûlante. Il regarda vers la maison de pierre où la Veuve devait sans doute ajuster son châle noir devant un miroir terni.

— On ne déterre pas le passé sans lui offrir un nouveau festin, Silas. Cette terre a faim. Elle a toujours eu faim.

Il ramassa sa pelle et commença à rejeter la terre sur le coffre, chaque pelletée couvrant un peu plus les titres volés et les petits os blanchis. Mais il savait, au plus profond de ses entrailles, que le sol ne suffirait plus à contenir la vérité. La gangrène était sortie de sa cachette, et il n'y avait plus d'autre remède que le feu et le fer. Le plomb que Dieu suait sur ce désert allait enfin trouver sa cible, et le sang des Blackwood coulerait pour abreuver les racines de ce qu'ils avaient détruit.

Il se tourna vers la sortie, laissant son frère prostré dans l'obscurité de la grange. Ses bottes écrasèrent le sel qui recouvrait le seuil, et il s'avança vers la lumière aveuglante du Nouveau-Mexique, prêt à affronter le spectre de sa mère et le fratricide qui l'attendait au bout du chemin. Le destin n'était plus une abstraction, c'était une boîte de fer enfouie sous ses pieds, et il en portait désormais la clé dans son cœur de pierre.

Chapitre 6

La Veuve et le Poison

Le soleil de l'après-midi n'était plus un astre, mais une hostie de cuivre rouge clouée au firmament, irradiant une chaleur si dense qu'elle semblait peser sur les épaules de Caleb comme un sac de grains mouillés. Ses bottes de cuir craquelé s'enfonçaient dans une poussière alcaline, fine comme de la cendre de foyer, qui s'insinuait sous ses paupières et tapissait le fond de sa gorge d'un goût de métal et de mort. Chaque pas vers la bâtisse principale était une lutte contre l'hébétude. Le silence du ranch n'était rompu que par le gémissement d'une éolienne dont les pales tordues grinçaient contre le ciel, tel un supplicé sur sa roue.

Il la vit avant qu'elle ne le remarque.

Près de la margelle du puits, là où l'ombre ne parvenait même pas à rafraîchir la pierre calcinée, se tenait Martha. Elle n'était qu'une silhouette d'encre, une déchirure sombre dans l'éclat aveuglant du désert. Son vêtement de crêpe noir, lourd et austère, ne semblait souffrir d'aucun pli malgré la fournaise. Elle paraissait faite de la même matière que les corbeaux qui tournaient, haut dans l'azur, attendant que le dernier bœuf finisse de crever.

À ses pieds gisaient trois barils de fer, marqués de la suie des mines de la Sierra Negra. L'un d'eux était déjà basculé sur le rebord de pierre. Caleb s'arrêta, le pouce accroché à sa ceinture de cuir tanné, juste au-dessus de la crosse froide de son Colt. Il observa le liquide qui s'écoulait : une mélasse épaisse, irisée de reflets huileux, une bile minérale qui tombait dans les profondeurs de la terre avec un glouglou sourd et démoniaque. L'odeur monta aussitôt, âcre, sulfurée, une exhalaison de charnier et d'alambic qui lui souleva le cœur.

— Le bétail ne boit plus, mère, dit Caleb d'une voix que le sable avait rendue aussi rèche qu'une pierre à aiguiser. Les naseaux brûlent. Les entrailles se nouent. Je pensais que c'était la faute des hommes de la mine, mais c'est votre main qui tient la coupe.

Martha ne tressaillit pas. Elle finit de vider le baril, redressant son dos avec une raideur de cierge, avant de se tourner vers son fils. Son visage était une carte de rides tracées par une piété sans pardon, ses yeux deux billes de silex enchâssées dans une chair de parchemin.

— La terre est souillée, Caleb, répondit-elle, et sa voix résonna comme le glas d'une église de frontière. Elle l'est depuis le jour où ton père a versé le sang sous ces fondations pour un titre de propriété qui ne valait pas le papier sur lequel il était écrit. Tu parles de bêtes qui crèvent ? Ce n'est que justice. Ce qui vient du péché doit retourner au néant.

Elle se pencha pour saisir le deuxième baril. Le couvercle sauta sous l'effort de ses doigts noueux, révélant une poudre blanche, fine, scintillante sous le soleil : de l'arsenic brut, le sel des mines de plomb.

— Vous empoisonnez la seule source à vingt milles à la ronde, reprit Caleb en s'avançant de quelques pas. Silas est là-bas, dans la grange, la tête pleine de fantômes et de coffres de fer. Vous voulez le tuer lui aussi ? Vous voulez nous enterrer tous sous cette croûte de sel ?

Martha laissa échapper un rire sec, un bruit de bois mort qui se brise. Elle commença à déverser la poudre blanche dans le puits. Elle flotta un instant dans l'air comme une brume spectrale avant de sombrer.

— Je vous sauve, mon fils. Je vous préserve de la corruption du monde qui rampe

vers nous. Les chemins de fer arrivent, les marchands, les juges et les prostituées de Babylone. Ils veulent cette terre pour en faire un lupanar de commerce et de bruit. Mais ils ne trouveront ici qu'un désert de cendres.

Elle s'approcha de lui, l'odeur du soufre et de la lavande fanée émanant de ses jupons. Elle posa une main sur le bras de Caleb. Sa poigne était celle d'un spectre, froide malgré la canicule.

— Nous resterons unis, Caleb. Les Blackwood ne seront pas dispersés par le vent de l'histoire. Nous serons scellés ici, dans cette terre que nous avons pétrie de nos larmes et de notre sang. Une famille pure, sanctifiée par le poison, hors de portée des hommes. Mieux vaut la paix du sépulcre que l'ignominie de la servitude.

Caleb regarda l'orifice du puits. Il imaginait la nappe phréatique, ce sang noir de la terre, s'imprégnant de la mort que sa mère y déversait avec une dévotion de prêtresse. Le poison allait s'infiltrer partout, dans les racines des rares arbres, dans la chair des dernières bêtes, dans les veines de son frère. C'était une eucharistie inversée.

— Dieu ne demande pas de tels sacrifices, mère. C'est votre propre fiel que vous déversez là-dedans.

— Dieu a tourné le regard, Caleb. Il ne reste que le plomb et le sel. Il ne reste que nous. Regarde ce ciel... Il ne pleuvra plus jamais d'eau bénite sur ce domaine. Il ne pleuvra que du feu.

Elle saisit le dernier baril avec une force frénétique, ses jointures blanchissant sous la tension. Elle semblait possédée par une vision d'apocalypse domestique, une fin du monde circonscrite aux limites de leur clôture. Caleb vit alors, au fond de ses yeux, que la folie n'était pas un égarement, mais une certitude glaciale. Elle ne cherchait pas la mort, elle cherchait l'éternité dans l'immobilité du cadavre.

Il posa sa main sur le rebord du puits, sentant la vibration du liquide qui s'empoisonnait en bas, dans les ténèbres. Il comprit que le "coffre de fer" de Silas n'était qu'un bibelot face à cette dévastation. La véritable gangrène n'était pas sous le plancher de la grange, elle était là, debout devant lui, drapée dans le deuil de ses propres enfants.

— Vous avez déjà tué mon père, n'est-ce pas ? murmura-t-il, la voix étranglée par une révélation soudaine. Ce n'était pas la fièvre.

Martha s'arrêta net, le baril à mi-hauteur. Un silence de plomb retomba sur le ranch, interrompu seulement par le cri lointain d'un coyote égaré en plein jour. Elle esquissa un sourire qui n'était qu'une cicatrice sur son visage de craie.

— Ton père était un homme de chair, Caleb. Il voulait vendre. Il voulait partir vers l'Ouest, vers les cités de verre. Il voulait briser le cercle. Je l'ai simplement aidé à trouver le repos qu'il méritait. Je lui ai offert la terre qu'il chérissait tant. Une pincée dans son café chaque matin... Il est mort en priant, sans savoir que le salut venait de ma main.

Caleb recula d'un pas, sa main s'écartant de son arme. Tuer cette femme n'aurait aucun sens ; elle était déjà un spectre. Le plomb qu'il portait à la ceinture semblait soudain dérisoire face à l'arsenic qui coulait désormais dans les veines de la propriété. Le domaine des Blackwood n'était plus une ferme, c'était un sarcophage à ciel ouvert.

— Le sang va couler, mère, dit-il avec une lassitude infinie. Mais ce ne sera pas celui d'un sacrifice. Ce sera juste du sang gâché dans la poussière.

Il se détourna, laissant la veuve à son œuvre liturgique. Derrière lui, le bruit de la poudre blanche tombant dans l'eau résonna comme une poignée de terre sur un cercueil. Le Nouveau-Mexique continuait de brûler, indifférent aux petits meurtres des hommes, tandis que l'ombre de Martha s'allongeait sur le sol, immense et

dévorante, rejoignant celle du puits pour ne former qu'une seule et même tache d'encre sur la terre maudite.

Chapitre 7

Le Tas de Fumier

L'air n'était plus qu'une chape de plomb fondu, une mélasse invisible qui collait aux poumons et embrasait la gorge à chaque inspiration. Le soleil, cet œil borgne et impitoyable, trônait au zénith, calcinant la terre jusqu'à ce qu'elle craquelle comme un vieux cuir oublié dans l'âtre. Caleb Blackwood progressait avec la lenteur d'un condamné, ses bottes s'enfonçant dans une poussière fine comme de la cendre. Mais ce n'était pas la chaleur qui l'oppressait le plus ; c'était cette odeur. Une exhalaison fétide, écœurante, qui ne ressemblait en rien au fumet habituel des bêtes crevées. C'était un parfum de charogne mûrie dans le secret, une effluve de viande oubliée qui montait des entrailles mêmes du domaine.

Il s'arrêta près des écuries en ruine, là où le bois grisâtre, dévoré par le sel et le vent, gémissait sous le poids de son propre délabrement. Ses yeux, rougis par le manque de sommeil et le salpêtre, se fixèrent sur le grand tas de fumier qui s'élevait à l'arrière de la grange. C'était une montagne de déjections séchées, de paille pourrie et de boue noire, haute comme un cavalier. D'ordinaire, les mouches y dansaient un ballet frénétique, mais là, le bourdonnement était différent. C'était un vrombissement lourd, un nuage d'insectes à l'abdomen d'un vert métallique qui s'agglutinaient sur un flanc de l'amas, là où la croûte de fiente semblait avoir été récemment remuée.

Caleb s'approcha, la main droite crispée sur sa cuisse, à quelques pouces de la nacre froide de son revolver. La puanteur devint insoutenable, une pointe d'ammoniac qui lui fit monter les larmes aux yeux. Il ramassa une fourche dont le manche en frêne était poli par des décennies de sueur et commença à piquer la masse compacte. À chaque coup, une vapeur chaude et méphitique s'échappait du monticule, comme si le tas de fumier respirait une fièvre maligne.

Il creusa avec une rage sourde, retournant les couches de paille souillée. Le métal de la fourche heurta soudain quelque chose qui n'avait ni la mollesse du crottin, ni la résistance de la terre. Un son sourd. Caleb posa l'outil et s'agenouilla dans la fange, ignorant la souillure qui imprégnait son pantalon de toile forte. Ses doigts, noueux et tachés de tabac, écartèrent les débris de paille.

Une main apparut.

Elle était d'une blancheur de cire, marbrée de traînées violacées, les ongles cassés et bordés de noir. Elle semblait implorer le ciel, émergeant de cette mer de fiente comme le débris d'un naufrage. Caleb dégagea le reste du corps avec une précaution de fossoyeur. C'était Elias, le jeune ouvrier qui avait disparu trois jours plus tôt sans réclamer sa paye. Le garçon n'avait pas fui vers El Paso. Il était resté là, enfoui sous la honte de la famille Blackwood. Sa gorge n'était plus qu'une béance rouge, une seconde bouche ouverte sur le vide, dont les bords avaient été cautérisés par la décomposition précoce. Ses yeux, grands ouverts, étaient déjà voilés par une membrane laiteuse, comme s'il fixait encore l'horreur qui l'avait emporté.

— Tu n'aurais pas dû fouiller là, Caleb.

La voix était sèche, pareille au craquement d'une branche morte. Caleb ne sursauta pas. Il laissa ses mains retomber dans la pourriture et tourna lentement la tête. Silas se tenait à dix pas de là, à l'ombre de l'auvent de la grange. Il tenait une carabine Winchester en travers de ses bras, le doigt reposant avec une désinvolture étudiée sur le pontet. Son visage, d'une maigreur ascétique, était dévoré par une ombre que le soleil ne parvenait pas à percer.

— Elias était un bon petit, dit Caleb d'une voix sourde, presque un murmure. Il connaissait le bétail. Il ne méritait pas de finir sous la merde des vaches.

Silas fit un pas en avant, la poussière volant sous ses talons. Ses yeux brillaient d'une lueur fiévreuse, celle des hommes qui ont trop longtemps contemplé l'abîme.

— Le mérite n'a rien à voir avec la survie, Caleb. Il a vu ce qu'il ne fallait pas voir. Il a commencé à poser des questions sur l'eau du puits, sur ce qui suinte des fondations de la maison. Il voulait creuser. Il voulait comprendre pourquoi le bétail pisse du sang avant de s'écrouler.

Caleb se redressa lentement, ses articulations craquant sous l'effort. Il faisait face à son frère, le cadavre d'Elias entre eux comme une frontière infranchissable.

— Et tu l'as égorgé pour ça ? Pour une histoire de puits empoisonné ?

Silas ricana, un son sans joie qui s'évapora instantanément dans l'air brûlant.

— Pas pour le puits. Pour elle. Pour Mère. Elle dit que cette terre exige un prix pour chaque secret qu'elle garde. Le petit Elias a trouvé une des dalles soulevées dans la cave. Il a vu le fer, Caleb. Il a vu ce qu'il y a dessous. Si les gens du comté apprenaient ce que les Blackwood ont enterré ici il y a trente ans, il ne resterait pas une pierre debout sur ce domaine. On nous pendrait tous au premier chêne venu, et ils brûleraient la terre pour s'assurer que rien ne repousse.

Le vent se leva, une rafale de sable qui cingla le visage de Caleb. L'odeur du fumier et de la mort semblait s'enrouler autour d'eux, les liant dans une étreinte fétide.

— Mère est folle, Silas. Elle boit du fiel et elle nous fait manger de la cendre. Regarde-toi. Tu es devenu son chien de garde, son bourreau. Tu tues des gamins pour protéger les péchés d'une femme qui ne t'aime que parce que tu lui obéis.

Silas serra la crosse de son arme, ses phalanges blanchissant sous la pression.

— Elle est la seule chose qui nous reste ! Ce ranch, c'est notre nom. C'est notre sang. Si le secret sort, nous disparaissions. J'ai fait ce qu'il fallait. J'ai nettoyé la souillure.

Caleb fit un pas vers son frère, ignorant la menace du canon de la Winchester. Il sentait le poids de son propre revolver, cette extension de son bras qui lui avait permis de survivre à dix ans de guerre et de brigandage. Mais ici, contre son propre sang, le plomb semblait peser des tonnes.

— Tu n'as rien nettoyé du tout, Silas. Tu as juste rajouté une couche de pourriture sur une plaie qui gangrène déjà tout le Nouveau-Mexique. Ce gamin est mort pour rien. Parce que le secret, je le connais. Je sais ce qu'il y a sous la maison. Je sais pourquoi le sol refuse de boire l'eau de pluie.

Silas s'immobilisa, le souffle court. La chaleur semblait redoubler d'intensité, faisant onduler l'horizon dans un mirage de soufre.

— Tu mens, siffla Silas. Tu n'étais qu'un gosse quand c'est arrivé.

— J'étais assez grand pour entendre les cris, Silas. Assez grand pour voir Mère se laver les mains dans l'auge pendant que le ciel rougeoyait du côté de la colline des Mexicains. Ce n'est pas une mine qui empoisonne cette terre. C'est la haine. C'est le fer et le sang de ceux qu'on a dépossédés.

Caleb désigna du menton le corps d'Elias, dont la main semblait maintenant désigner Silas.

— Tu as tué ce garçon pour protéger un cimetière, frère. Et maintenant, tu vas devoir décider si tu es prêt à rajouter mon corps par-dessus le sien. Parce que je ne partirai pas. Je vais déterrer ce coffre, et je vais montrer au monde entier de quoi le pain des Blackwood est pétri.

Silas leva lentement sa carabine, l'ajustant à l'épaule. Ses yeux étaient deux fentes sombres, vides de toute humanité. Le silence retomba sur le ranch, un silence lourd, seulement troublé par le craquement sinistre d'une charpente lointaine et le bourdonnement incessant des mouches sur le tas de fumier. La tragédie, entamée des décennies plus tôt dans les larmes et la poudre, s'apprêtait à trouver son dénouement dans la fange et la chaleur d'un après-midi de plomb.

Caleb ne bougea pas. Il attendait, sa main effleurant la nacre, tandis que l'ombre de la grange s'étirait sur le sol comme une tache d'encre indélébile, dévorant peu à peu les restes d'Elias et l'espoir de rédemption des fils Blackwood.

Chapitre 8

La Communion des Mouches

La chaleur n'était plus une simple condition de l'air, mais une présence solide, un suaire de plomb invisible qui pesait sur les épaules des trois convives. Dans la salle à manger du ranch Blackwood, les mouches formaient un chœur de bourdonnements gras, tournoyant en grappes frénétiques au-dessus des reliefs d'une viande séchée et de quelques racines terreuses. Les murs de bois brut, travaillés par le salpêtre et les ans, semblaient exsuder une résine noire, pareille à du sang de vieille souche. Martha trônait en bout de table, une silhouette de crêpe sombre dont la rigidité défiait les lois de la fatigue. Ses mains, noueuses comme des racines de genévrier, étaient posées à plat sur la nappe en lin jauni, encadrant une carafe d'étain où stagnait un liquide d'une opacité effrayante.

Caleb observait sa mère à travers le voile de poussière qui dansait dans l'unique rayon de soleil filtrant par les volets clos. Il sentait l'odeur du suif brûlé et celle, plus insidieuse, de la charogne qui remontait des fentes du plancher. À sa droite, Silas restait prostré, les yeux fixés sur son assiette d'étain, le visage marbré d'une sueur grise. Le silence était une lame de rasoir, prête à entamer le cuir des gorges.

— Buvez, dit enfin Martha.

Sa voix n'était qu'un froissement de parchemin, un souffle sec qui semblait sortir d'un tombeau oublié. Elle ne regardait ni l'un ni l'autre de ses fils ; ses yeux, deux billes d'obsidienne délavée, fixaient le Christ en bois de fer cloué au-dessus de l'âtre. Elle saisit la carafe. Le liquide qui s'en écoula n'avait rien de la limpidité des sources de montagne. C'était une eau épaisse, irisée de reflets huileux, une mélasse de bitume arrachée aux entrailles d'une terre qui avait cessé de nourrir pour ne plus que

corrompre.

— C'est le calice de notre épreuve, reprit-elle en remplissant le gobelet de Silas. La terre nous rend ce que nous lui avons confié. Le sel et le fiel. Buvez, pour que vos entrailles reconnaissent le goût de votre héritage.

Silas porta le métal à ses lèvres d'un geste mécanique, celui d'un condamné acceptant la corde. Caleb vit la pomme d'Adam de son frère tressaillir violemment tandis qu'il avalait la mixture fétide. Un filet de cette eau noire s'échappa de la commissure de ses lèvres, tachant sa chemise de grosse toile. Silas reposa le verre, les yeux révulsés, un spasme agitant ses mains calleuses.

Martha tourna alors son visage vers Caleb. La haine qui y brûlait était une flamme froide, une rancœur distillée pendant dix hivers d'absence. Elle poussa le gobelet vers lui.

— À ton tour, fils prodigue. Toi qui as préféré la poussière des chemins de traverse à la boue de ce domaine. Goûte au vin de la maison.

Caleb ne tendit pas la main. Il sentait la crosse en nacre de son Colt presser contre sa hanche, un rappel de la seule justice qu'il reconnaissait encore. L'odeur de l'eau l'écœurait ; elle empestait le soufre et la décomposition, le remugle des charniers que le soleil de midi fait éclater.

— Cette eau est empoisonnée, ma mère, gronda Caleb. Les bêtes crèvent dans la luzerne et la terre recrache les morts. Vous voulez que nous communiions avec la peste ?

Martha laissa échapper un rire sec, un bruit de branches brisées.

— Empoisonnée ? Elle est le miroir de cette famille. Ton père a creusé ces puits avec

des mains rouges de péché. Il a bâti ces murs sur le silence des hommes qu'il a dépouillés. Tu crois que la terre oublie, Caleb ? Tu crois que le sang s'évapore sous le vent d'ouest ? Non. Il s'infiltré. Il descend jusqu'aux nappes profondes. Il fermente. Ce que tu vois dans ce verre, c'est l'âme de Jedediah Blackwood qui remonte nous saluer.

Elle se leva, sa haute stature projetant une ombre démesurée sur les poutres du plafond. Elle s'approcha de Caleb, et il put voir les pores de sa peau, tendue sur les os de son visage comme un cuir de tambour trop sec.

— Tu le détestais, n'est-ce pas ? poursuivit-elle, sa voix montant d'un octave, vibrante d'une fureur sacrée. Tu détestais sa main lourde et ses sermons de pharisien. Mais tu es son portrait craché. Tu as son regard de loup et sa manière de peser la vie des hommes au poids du plomb.

Caleb se leva à son tour, repoussant sa chaise qui cria sur le sol de pierre.

— Je ne suis pas lui. Je ne suis pas revenu pour boire sa fange, mais pour déterrer ce qu'il a caché. Silas m'a écrit pour le coffre, Martha. Le coffre sous la grange. Le prix du massacre.

À ces mots, le visage de la vieille femme se crispa, révélant une grimace de mépris si absolue qu'elle semblait effacer toute trace d'humanité. Elle saisit le gobelet de Caleb et en jeta le contenu au visage de son fils. Le liquide poisseux brûla ses yeux, un froid de glace et une odeur de pétrole l'assaillirent.

— Le coffre ! cria-t-elle. Toujours l'or ! Toujours le métal ! Vous êtes des vautours tournoyant autour d'un squelette desséché. Ton père n'était qu'un pourceau qui se rêvait patriarche. Il a souillé chaque arpent de cette terre, il a épuisé mon corps et flétri mon âme avec sa piété de façade. Tu veux savoir ce qu'il y a dans ce coffre ? Tu veux savoir pourquoi cette eau goûte la mort ?

Elle s'appuya sur la table, ses jointures blanchissant sous l'effort. Silas, effondré sur son siège, gémissait doucement, les mains pressées sur son estomac.

— Ce n'est pas de l'or qui dort là-dessous, Caleb. Ce sont les preuves de sa lâcheté. Les titres de propriété volés, les lettres des veuves qu'il a laissées mourir de faim, et les restes de ceux qui ont essayé de s'opposer à lui. Il a enterré sa honte sous nos pieds, pensant que le temps en ferait du terreau. Mais le Seigneur n'est pas aveugle. Il a envoyé la sécheresse pour assoiffer la terre, pour l'obliger à boire ce que Jedediah y avait caché. Et maintenant, la terre régurgite. Elle nous vomit son dégoût.

Elle pointa un doigt accusateur vers la fenêtre, vers l'horizon où le soleil s'enfonçait comme un fer rouge dans la gorge du désert.

— Tu ne partiras pas avec un trésor, Caleb. Tu partiras avec la certitude que ton nom est une maladie. Cette communion des mouches, ce festin de charogne, c'est tout ce qu'il te reste. Tu es né de la haine d'une femme pour un homme qu'elle maudissait chaque soir en partageant son lit. Tu es le fils du plomb et du bitume.

Caleb essuya lentement son visage avec sa manche de lin. Le liquide noir laissait une trace indélébile sur le tissu. Il regarda sa mère, cette sainte de noir vêtue qui vénérât un Dieu de vengeance, et il comprit que la folie n'était pas dans l'eau, mais dans le sang même des Blackwood.

— Alors je creuserai, dit-il d'une voix sourde, dépourvue de toute émotion. Je creuserai jusqu'à ce que je trouve le fond de ce mensonge. Et si je dois noyer ce ranch dans son propre poison pour en finir, je le ferai.

Il se détourna, laissant Martha debout dans l'obscurité grandissante de la salle, tandis que Silas s'effondrait au sol dans un bruit sourd de chair frappant la pierre. Dehors, le vent se levait, charriant avec lui le gémissement des éoliennes grippées et l'odeur

métallique d'un orage qui refusait de tomber, une promesse de foudre dans une prière adressée à un ciel de plomb.

Chapitre 9

L'Ombre du Fratricide

La chaleur n'était plus une simple condition du ciel ; elle était devenue une entité de soufre, une main invisible pressant les poitrines contre le bois vermoulu des galeries. Caleb franchit le seuil de la demeure, laissant derrière lui l'ombre sépulcrale où Martha se tenait encore, droite comme un clou de cercueil. Ses bottes, dont le cuir craquelé par le sel et la poussière semblait gémir à chaque pas, martelèrent le plancher de la véranda. Le bois, dévoré par les termites et recuit par un soleil qui n'en finit jamais de punir, rendait un son creux, celui d'une caisse de résonance pour les trépassés.

À l'horizon, les mesas découpaient le ciel d'une ligne pourpre, pareille à une entaille fraîche sur le flanc d'une bête de somme. L'air ne circulait pas. Il stagnait, chargé d'une odeur de suint, de bitume et de charogne. Plus bas, vers les enclos, le bétail survivant ne beuglait plus. Les bêtes restaient prostrées, les flancs battants, leurs naseaux encrassés par cette écume noire qui sourdait des abreuvoirs. Caleb porta la main à sa gorge, là où la cicatrice en éclair semblait le brûler, souvenir d'une corde de chanvre ou d'un éclat de mitraille, il ne savait plus. Le plomb lui pesait dans les veines, plus lourd que le sang.

Il se dirigea vers la grange, une carcasse de cèdre gris dont les bardeaux se détachaient comme des écailles de lépreux. C'est là que Silas s'était terré.

À l'intérieur, l'obscurité était une mélasse épaisse, trouée seulement par les dards de lumière qui perçaient la toiture défailante. Silas était assis sur une pile de sacs de grain moisis, une bouteille de whisky vide entre les jambes. L'odeur de l'alcool frelaté se mêlait à celle de la sueur rance et de l'urine. Le cadet des Blackwood n'était

plus qu'une ombre décharnée, ses cheveux filasse collés à son front par une fièvre qui n'avait rien de naturel. Ses mains, de longues griffes jaunies par le tabac et la crasse, tremblaient d'un spasme rythmique, une danse macabre qu'il ne parvenait plus à dompter.

— Tu es revenu pour voir la fin, n'est-ce pas ? croassa Silas.

Sa voix n'était qu'un froissement de parchemin calciné. Il leva les yeux, deux billes vitreuses où la folie avait déjà planté ses racines.

— Je suis revenu pour ce qui m'appartient, Silas. Et pour ce que tu as déterré.

Caleb s'avança, ses éperons tintant avec une régularité de métronome sur le sol battu. Il s'arrêta à quelques pas de son frère, sa silhouette massive bloquant la lumière du couchant. Le fer du Colt, à sa hanche, luisait d'un éclat huileux.

— Ce qui t'appartient ? Silas éclata d'un rire qui se mua en une quinte de toux grasse, crachant un filet de bile noire sur la paille. Rien n'appartient à personne ici, Caleb. La terre a repris ses droits. Elle boit le poison que le vieux a semé, et elle nous le recrache à la gueule. Tu sens cette odeur ? C'est l'odeur de l'enfer qui remonte. Et c'est toi qui as ouvert la porte. Ta lettre... ta maudite lettre nous a condamnés.

— C'est toi qui as pris la pelle, Silas. C'est toi qui as brisé le sceau sous le plancher.

Silas se leva avec peine, s'appuyant contre un montant de chêne qui craqua sous son poids dérisoire. Ses vêtements de lin, autrefois blancs, n'étaient plus qu'une loque grise, raidie par le sel de sa propre détresse. Il fit un pas chancelant vers Caleb, le pointant d'un doigt accusateur.

— Parce que j'avais faim ! Parce que le ciel est d'airain et que le puits ne donne plus que de la poisse ! On ne mange pas de la pierre, Caleb ! On ne boit pas du soufre !

Maman disait que tu étais le fléau, l'ange exterminateur envoyé pour parfaire notre ruine. Elle avait raison. Depuis que tes bottes ont foulé cette poussière, le lait tourne dans les pis et les chevaux se fracassent le crâne contre les parois des box.

Dans l'embrasement de la porte, une silhouette se découpa, silencieuse comme une apparition. Martha. Elle portait sa robe de crêpe noir, celle qu'elle n'avait jamais quittée depuis la mort du patriarche, un vêtement qui semblait absorber la moindre parcelle de clarté. Entre ses doigts noueux, elle égrenait un chapelet de buis noir, dont le cliquetis sec répondait au tremblement des mains de Silas.

— Le péché ne dort jamais, dit-elle d'une voix monocorde, une voix qui semblait venir du fond d'un puits tari. Il attend son heure. Il attend que les fils se tournent l'un contre l'autre pour que le sacrifice soit complet. Regarde-le, Silas. Regarde ce frère qui a déserté le foyer pour aller semer la mort ailleurs, et qui revient aujourd'hui pour récolter ce qu'il n'a pas semé. Il veut le coffre. Il veut l'or qui est taché du sang des innocents.

— Tais-toi, mère, jeta Caleb sans détourner les yeux de son frère.

— Me taire ? La Veuve fit un pas dans la grange, son visage de cire éclairé par une lueur fanatique. La Parole ne se tait pas. Elle hurle dans le vent de sable. Elle dit que celui qui a versé le sang verra son propre sang se changer en plomb. Silas, mon fils, ne le laisses-tu pas te voler ton droit d'aînesse spirituel ? Il est l'apostat. Il est la gangrène.

Silas, galvanisé par les paroles de sa mère, saisit un vieux couteau à écorcher qui traînait sur un billot. La lame, rouillée et édentée, tremblait dans sa main, mais ses yeux s'étaient fixés avec une intensité sauvage sur la gorge de Caleb.

— C'est ta faute, Caleb... Tout est de ta faute. Si tu n'étais pas revenu, j'aurais pu... j'aurais pu arranger les choses. J'aurais pu enterrer le coffre à nouveau. Mais tu es là,

avec ton odeur de poudre et tes silences de juge. Tu nous regardes crever comme si on était des bêtes de foire !

— Pose ce couteau, Silas. Le sevrage te dévore les sangs. Tu ne sais plus ce que tu dis.

— Je sais que j'ai soif ! hurla Silas en s'élançant.

Le mouvement fut lent, pathétique, celui d'un homme dont les muscles sont rongés par l'éthanol et la terreur. Caleb ne sortit pas son arme. Il se contenta de dévier le bras de son frère d'un geste sec, saisissant le poignet de Silas avec une force qui fit craquer les os sous la peau fine comme du papier. Silas s'effondra à genoux, lâchant la lame dans la poussière.

— Tue-le, Silas ! s'exclama Martha, ses yeux brillant d'une ferveur malsaine. C'est le jugement ! C'est l'épreuve du feu ! Le Seigneur demande un signe !

Caleb lâcha son frère et se tourna vers la matriarche. Il s'approcha d'elle, si près qu'il pouvait sentir l'odeur de naphthaline et d'encens rance qui émanait de ses vêtements.

— Quel Dieu servez-vous, Martha ? Un Dieu qui se nourrit de la haine de ses enfants ? Le coffre n'est pas rempli d'or. Vous le savez. Silas le sait maintenant. Il n'y a là-dedans que des actes de propriété volés et des scalpels rouillés. Le poison n'est pas sous la grange. Il est dans cette maison. Il est dans chaque prière que vous crachez vers un ciel qui ne vous écoute plus.

Il se pencha et ramassa le couteau. D'un geste lent, il le planta dans le bois de la porte, là où la lumière déclinante faisait briller l'acier corrodé.

— Je vais chercher ce coffre, Silas. Et je vais l'ouvrir devant tout le monde. On verra alors si c'est du plomb ou du sang qui coulera de vos secrets.

Silas, au sol, rampait vers la bouteille vide, ses doigts griffant la terre. Il pleurait sans bruit, des larmes qui traçaient des sillons clairs sur ses joues couvertes de suie. Martha, imperturbable, reprit son oraison, ses lèvres bougeant en une litanie inaudible, tandis que le vent s'engouffrait dans la grange, faisant claquer les portes comme des ailes de corbeaux.

Caleb sortit dans la cour. Le crépuscule avait laissé place à une nuit d'encre, une nuit sans étoiles où l'on pouvait presque entendre le sol travailler, les racines des arbres morts s'enfonçant plus profondément dans la fange bitumineuse. Il sentit une goutte tomber sur sa main. Ce n'était pas de l'eau. C'était une substance grasse, sombre, qui laissait une tache indélébile sur sa manche de lin.

Il leva les yeux vers les nuages lourds qui s'amoncelaient au-dessus du ranch des Blackwood. L'orage arrivait, mais ce n'était pas la pluie qui allait laver les péchés de cette terre. C'était autre chose. Une sueur lourde, métallique, qui s'apprêtait à noyer les vivants et les morts dans le même tombeau de plomb.

Derrière lui, dans la grange, le rire dément de Silas s'éleva, se mêlant au murmure incessant de Martha, tandis que dans l'ombre, la Veuve souriait d'un sourire qui n'appartenait plus au monde des vivants.

Chapitre 10

L'Eau Noire et le Sang Rouge

Le vent ne soufflait plus ; il hurlait comme une bête qu'on écorche vive, une plainte stridente qui s'engouffrait sous les bardeaux disjoints de la demeure des Blackwood. La poussière, ce limon des siècles passés, s'engouffrait dans les poumons, râpeuse comme de la chaux vive, tandis que le ciel s'effondrait en un rideau d'ocre et de suie. Caleb Blackwood ramena son foulard de soie usée sur son nez, mais le goût du soufre et du bitume imprégnait déjà sa langue. Autour de lui, le monde s'effaçait. Les clôtures du corral, rongées par le sel, disparurent dans le tourbillon, et bientôt, il ne resta plus que lui, debout dans la cour, au centre d'un univers de débris et de hurlements.

Une forme se détacha de l'obscurité, une silhouette d'épouvantail dont les haillons de lin claquaient avec la violence de coups de fouet. Silas. Il ne marchait pas ; il glissait, porté par la démence, son corps désarticulé semblant flotter sur la fange noire qui recouvrait désormais le sol. Dans sa main droite, le couteau de boucher — une lame de fer froid, longue de douze pouces, dont le fil avait été passé à la meule jusqu'à l'obscénité — capta un éclat de foudre lointaine. Le métal brillait d'une lueur maléfique, un éclair d'argent dans la tempête de terre.

« Caleb ! » le cri de son frère fut presque étouffé par la bourrasque, mais il portait en lui une vibration de haine si pure qu'elle sembla fendre le vacarme. « La terre réclame son dû, petit frère ! Elle a soif du sang qui l'a empoisonnée ! »

Caleb ne répondit pas. Sa main droite, gantée de cuir craquelé, descendit vers la crosse en nacre de son Colt, mais le mécanisme était déjà grippé par le sable fin qui s'insinuait partout. Il sentit le poids inutile de l'arme à sa hanche. Ce soir, la poudre

serait muette. Ce soir, le jugement se rendrait dans l'acier et la chair, à la manière des anciens, à la manière des bêtes.

Silas se jeta en avant avec une agilité de coyote enragé. Le premier coup de surin fendit l'air à quelques pouces de la gorge de Caleb, déchirant le col de son manteau de grosse toile. L'odeur de Silas l'assaillit : un mélange de sueur rance, d'eau-de-vie de grain et de cette fange bitumineuse qui semblait suinter de ses pores. Caleb recula, ses bottes glissant dans la boue huileuse. Il trébucha contre l'auge de pierre où les bêtes venaient mourir, les naseaux brûlés.

Le second assaut fut plus brutal. Silas s'abattit sur lui de tout son poids, le couteau pointé vers le plexus. Caleb saisit le poignet de son frère à deux mains, les muscles de ses avant-bras se bandant sous sa chemise de flanelle jusqu'à la rupture. Ils roulèrent ensemble dans la poussière humide, deux chiens noirs se déchirant dans les ténèbres. Le sol sous eux semblait palpiter, une masse de vers et de racines pourries qui cherchaient à les engloutir.

« Tu sens l'odeur du coffre, Caleb ? » siffla Silas, son visage à quelques centimètres de celui de son frère, ses yeux injectés de sang et de folie. « Le fer rouillé et les os des innocents ! On est nés dans la fosse, on y retournera ensemble ! »

Caleb grogna, un son animal qui lui déchira la gorge. Il donna un coup de tête sauvage, sentant le cartilage du nez de Silas éclater sous le choc. Le sang chaud gicla sur son visage, se mêlant à la pluie grasse. Silas lâcha un cri de douleur et de rire mêlés, mais ne desserra pas sa prise. Il utilisa son genou pour frapper Caleb aux côtes, un craquement sourd signalant la rupture d'un os.

La douleur fut une décharge de plomb fondu dans le flanc de Caleb, mais elle ramena en lui la clarté froide du tueur. Il lâcha le poignet de Silas, plongea sa main dans la boue et trouva une pierre de lest, un morceau de granit noirci. Il frappa à la tempe. Une fois. Deux fois. Silas vacilla, son regard se voilant, mais le couteau de boucher

continuait son arc de cercle mortel, tailladant l'épaule de Caleb.

Le sang rouge, vif, jaillit et se répandit sur le sol noir, créant une marbrure de cauchemar. Caleb sentit ses forces décliner, la pesanteur de la lignée des Blackwood le tirant vers le bas, vers les ancêtres qui attendaient sous les fondations. Il vit, par-delà l'épaule de son frère, la silhouette de Martha sur le porche, un cierge noir à la main dont la flamme ne vacillait pas malgré la tempête. Elle ne bougeait pas. Elle regardait ses fils s'entretuer avec la satisfaction glacée d'une idole de pierre.

Dans un dernier effort, Caleb bascula Silas sur le dos. Il s'empara du poignet qui tenait le couteau et, utilisant le poids de son propre corps, retourna la lame contre son propriétaire. Silas écarquilla les yeux, une lueur de lucidité effrayée traversant ses pupilles au moment où la pointe d'acier touchait son propre sternum.

« Pour le père, Silas, » murmura Caleb, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque. « Et pour la terre qui ne nous pardonnera jamais. »

Il poussa. Le fer s'enfonça avec un bruit de suction écœurant, traversant les couches de lin sale, la peau parcheminée et le muscle, avant de se loger au cœur même de la poitrine de Silas. Le corps du frère aîné se cambra, ses doigts griffant inutilement l'air, cherchant à saisir une dernière fois le vent de sable. Puis, un long soupir s'échappa de ses lèvres, un râle qui semblait emporter avec lui toute la haine accumulée pendant dix ans.

Le silence retomba brutalement, comme si la mort de Silas avait apaisé la fureur des éléments. La tempête de poussière s'écarta, laissant place à une pluie fine, une eau noire et lourde qui commença à laver les corps entrelacés. Caleb resta à genoux sur le cadavre de son frère, ses mains tremblantes encore crispées sur la garde du couteau. Il sentait le plomb dans ses veines, cette fatigue millénaire qui pesait sur ses épaules.

Le sang de Silas s'écoulait lentement, se mêlant au bitume qui remontait du sol. Les

deux liquides ne se mélangeaient pas ; ils s'enroulaient l'un autour de l'autre comme des serpents, s'enfonçant dans les crevasses de la terre assoiffée. Caleb leva les yeux vers la maison. Martha avait disparu. Seule la porte d'entrée battait lentement contre le chambranle, un métronome marquant les secondes d'une éternité de solitude.

Il se releva avec peine, chaque mouvement étant une agonie. Ses vêtements étaient pétrifiés par la boue et le sang, une armure de misère. Il regarda ses mains : elles ne tremblaient plus. La prophétie était accomplie. Le fils prodigue était revenu, et la terre avait reçu son offrande. Sous ses pieds, il crut entendre le murmure des morts, un rire souterrain qui montait des profondeurs du domaine.

Caleb Blackwood se détourna du corps, laissant le couteau de boucher planté dans le cœur de sa propre lignée. Il marcha vers l'horizon, là où le ciel commençait à reprendre sa couleur de plaie mal refermée, emportant avec lui le poids de l'acier et le goût du sel, seul survivant d'un monde qui n'en finissait pas de suer du plomb.

Chapitre 11

L'Apocalypse selon Martha

L'air n'était plus qu'une haleine de forge, une masse compacte et viciée qui brûlait les bronches à chaque inspiration. Caleb Blackwood progressait avec la lenteur d'un supplicié vers la silhouette de la demeure, ses bottes de cuir bouilli s'enfonçant dans une terre qui semblait gémir sous son poids. L'odeur arriva avant le spectacle : non pas celle, coutumière, de la poussière et du crottin sec, mais le parfum âcre et huileux du pétrole lampant épandu à larges brassées sur le bois desséché par des décennies de sécheresse.

À la lisière de la grange, Martha se tenait droite, une colonne de crêpe noir contre le gris délavé des planches de cèdre. Dans sa main droite, une lanterne de fer étincelait, sa mèche dansant comme une langue de serpent derrière le verre encrassé. Elle ne regardait pas son fils ; ses yeux, deux billes d'obsidienne enchâssées dans un visage de parchemin, fixaient les fondations de l'édifice, là où le secret des Blackwood pourrissait depuis trop longtemps.

— La terre a soif, Caleb, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un froissement de feuilles mortes par-dessus le sifflement du vent. Mais elle ne veut plus de sang. Elle veut le feu. Le feu qui dévore le péché jusqu'à la moelle.

D'un geste sec, presque liturgique, elle brisa la lanterne contre le chambranle de la porte. Le pétrole s'embrasa instantanément, une nappe d'or liquide courant sur le sol de terre battue, grimpant le long des montants avec une faim de prédateur. Caleb fit un pas en avant, le bras levé pour protéger son visage de la morsure soudaine de la chaleur. Sa chemise de lin, raidie par le sel de sa propre sueur, semblait prête à s'enflammer spontanément.

— Mère, écartez-vous ! rugit-il, sa gorge irritée par la fumée qui commençait déjà à s'enrouler autour d'eux comme un linceul gris.

Elle ne bougea pas. Elle semblait pétrifiée, une sainte de désolation contemplant son œuvre. Les flammes léchaient déjà les premières solives, débusquant les araignées et les rats qui fuyaient en d'infimes crépitements. Le bois vieux de trente ans, gorgé de résine et de désespoir, hurlait sous l'assaut du soufre. Caleb s'élança, ses doigts calleux se refermant sur le bras de la vieille femme. Le contact fut celui d'un os sec enveloppé de soie froide.

— Le coffre, Caleb, hoqueta-t-elle alors qu'il l'entraînait vers l'extérieur. Le coffre de fer est là-dessous. Il brûle. Les os de ceux que ton père a fauchés brûlent avec lui. Entends-tu leurs cris ? C'est le plomb qui fond dans leurs crânes !

Elle se dégagea avec une force insoupçonnée, une vigueur de possédée. Elle recula vers le cœur du brasier qui transformait désormais la grange en une cathédrale de lumière aveuglante. La charpente craquait, des détonations sèches retentissant comme des coups de feu alors que les nœuds du bois éclataient. Caleb dégaina son Colt, non par menace, mais par pur réflexe de survie, le métal de la crosse lui brûlant la paume. La chaleur était telle que le canon de l'arme semblait luire d'un éclat bleuté, prêt à suer sa propre charge de mort.

— Sortez de là ! La toiture ne tiendra pas !

— Elle ne doit pas tenir ! cria Martha, ses bras levés vers les chevrons qui s'effondraient dans une pluie d'étincelles. Rien ne doit survivre à cette nuit ! Pas toi, pas moi, pas le souvenir de ce que nous avons bâti sur le charnier ! Regarde, Caleb ! Regarde la purification !

Une poutre massive, dévorée par une incandescence orangée, se détacha du plafond

dans un fracas de fin du monde. Elle s'abattit entre le fils et la mère, érigeant un mur de braises et de fumée noire. Caleb se jeta au sol, le visage contre la terre âcre, sentant les poils de ses avant-bras roussir. À travers le rideau de feu, il vit la silhouette de Martha, immobile, les flammes dansant dans ses cheveux blancs comme une couronne d'épines de lumière. Elle ne fuyait pas. Elle embrassait la fournaise, ses lèvres bougeant dans une ultime oraison que le tumulte de l'incendie dévorait.

Le plomb. Le mot résonnait dans l'esprit de Caleb. Il se souvint de la lettre de Silas, du coffre, de la trahison originelle. Sous les planches qui se tordaient, il crut apercevoir l'éclat d'un métal qui ne cédait pas au feu, une boîte de fer noirceur, le réceptacle de leur damnation. Il rampa vers elle, ignorant la douleur des escarres de feu qui marquaient sa peau, mais le sol lui-même semblait se dérober. La terre, abreuvée par le pétrole et la chaleur, s'effondrait dans les galeries oubliées du domaine.

Soudain, le toit de la maison voisine s'embrasa à son tour, une torche géante signalant au désert que l'heure des comptes avait sonné. Le vent du Nouveau-Mexique, complice de la destruction, portait les tisons jusqu'aux champs de sel, transformant l'horizon en une plaie béante. Caleb se redressa, chancelant, la vue brouillée par les larmes de suie. Il vit Martha lever une main vers lui, un geste qui aurait pu être une bénédiction ou une malédiction finale, avant qu'une nouvelle section de la charpente ne l'engloutisse totalement.

Il n'y eut pas de cri. Juste le sifflement pur et terrifiant de l'oxygène dévoré.

Caleb recula, un pas après l'autre, jusqu'à ce que le froid de la nuit du désert vienne mordre son dos, créant un contraste insupportable avec le brasier qui lui faisait face. Il leva son revolver vers le ciel, vers ce Dieu muet qui n'avait envoyé que de la poussière et du sang pour répondre à leurs prières. Ses doigts, noirs de carbone, pressèrent la détente. Le coup de feu fut dérisoire face au rugissement de l'incendie, une simple ponctuation de plomb dans un poème de feu.

Il resta là, silhouette de scories au milieu du néant, regardant l'héritage des Blackwood s'effondrer en un tas de cendres fumantes. Les secrets, les meurtres, la piété féroce de Martha et la folie de Silas, tout n'était plus qu'une odeur de roussi flottant sur la plaine. Le domaine n'était plus qu'une carcasse calcinée, une dent noire plantée dans la mâchoire du Nouveau-Mexique.

Quand le premier rayon de l'aube pointa, d'une couleur d'urine et de soufre, Caleb Blackwood rangea son arme. Il ne restait rien à sauver, rien à réclamer. La terre avait fini par digérer ses morts, et le feu avait lavé le sel. Il se détourna des ruines encore chaudes, ses poumons chargés de la poussière de ses ancêtres, et commença sa marche vers le sud. Derrière lui, la fumée montait droite vers le ciel, comme le dernier soupir d'un monde qui n'avait jamais su que haïr.

Chapitre 12

Le Plomb et la Poussière

La suie lui collait aux gencives, un goût de fer et de chair roussie qui ne le quitterait plus, pas plus que le sifflement du feu dans ses oreilles suppliciées. Caleb Blackwood demeura immobile un long moment, les bottes enfoncées dans un tapis de cendres encore tièdes, là où se dressait, quelques heures plus tôt, le chambranle de la demeure seigneuriale. L'Enclume n'était plus qu'une mâchoire édentée, des chicots de poutres calcinées pointés vers un ciel d'une pâleur malade, une voûte d'étain où les premiers vautours commençaient déjà à tracer de larges cercles paresseux.

Il fit un pas, et le craquement d'une solive effondrée résonna dans le silence de mort de la plaine comme un coup de feu. Sous ses pieds, le sol exhalait des fumerolles fétides. Ce n'était pas seulement le bois de chêne et le pin qui brûlaient ; c'était l'odeur du crêpe noir de Martha, la laine bouillie des habits de Silas, et cette graisse rance qui suinte des secrets trop longtemps gardés sous les planchers. Le domaine des Blackwood rendait l'âme dans un dernier râle de carbone.

Caleb porta la main à sa gorge. La cicatrice en forme de foudre, ce stigmate de vieille violence, le brûlait sous la morsure du sel et de la poussière. Ses doigts, noirs de carbone, tremblaient imperceptiblement. Il chercha des yeux le coffre de fer, celui-là même qui avait scellé leur perte, mais il ne vit qu'un amas de métal tordu, fondu par l'ardeur du brasier, une scorie informe au milieu du néant. Tout ce sang versé, toute cette haine recuite pendant dix ans d'errance, pour finir devant un tas de décombres fumants. Le massacre originel, celui des fondations, était désormais recouvert par une nouvelle couche de cadavres. La terre avait enfin refermé sa gueule sur sa lignée.

Il se détourna des ruines. À quelques toises de là, son hongre, une bête à la robe

couleur de boue séchée et aux flancs creusés, l'attendait près de l'abreuvoir. L'animal soufflait bruyamment, les naseaux irrités par l'alcali. Caleb s'approcha, chaque mouvement lui arrachant une grimace. Sa chemise de lin, raidie par la sueur et le sang séché, collait à ses côtes comme une seconde peau de parchemin. Il flatta l'encolure de la bête, sentant sous sa paume le frisson du muscle et la chaleur animale, seule chose vivante dans ce cimetière à ciel ouvert.

Il se hissa en selle. Le cuir de la selle, craquelé par des années de soleil impitoyable, gémit sous son poids. Caleb ne regarda pas en arrière. Il savait ce qu'il laissait : les corps de ses frères de sang devenus des ombres de charbon, et la silhouette de Martha, sans doute figée dans sa piété féroce jusque dans les flammes, une sainte de goudron tenant son chapelet de balles.

Le cavalier mit sa monture au pas, s'éloignant des décombres pour s'enfoncer dans l'immensité du Nouveau-Mexique. La terre, ici, n'était qu'une plaie ouverte. De part et d'autre du sentier, les carcasses du bétail Blackwood jalonnaient le désert. Les bêtes étaient tombées là où elles se tenaient, les yeux mangés par les mouches, les flancs gonflés de gaz toxiques. L'eau bitumineuse, ce poison noir qui sourdait des entrailles du domaine, avait achevé l'œuvre du feu. Les herbes de la pampa, autrefois jaunies par le soleil, étaient désormais noires, pétrifiées par une huile maléfique.

Le soleil monta plus haut, devenant un œil de cuivre aveuglant. La chaleur se fit solide, une masse pesante qui écrasait les épaules de Caleb. Il n'avait ni or dans sa besace, ni pardon dans son cœur. Ses poches étaient vides, à l'exception de quelques cartouches de calibre .44 et d'un reste de tabac à chiquer, sec comme de la paille. Il n'était pas le fils prodigue revenant pour le veau gras ; il était le fossoyeur qui partait après avoir fini sa besogne, emportant pour seul héritage la certitude que l'homme est une erreur de Dieu, une créature de boue et de plomb destinée à retourner à la poussière.

Il franchit la limite sud du domaine, là où les poteaux de clôture, dévorés par les

termites et le sel, s'inclinaient comme des vieillards épuisés. Le paysage changeait, devenant plus aride encore, une succession de mesas rouges et de canyons profonds où l'ombre elle-même semblait brûlante. Caleb sentait le poids de son Colt à la hanche, cette crosse de nacre qui lui avait coûté son âme et sauvé la vie plus de fois qu'il ne pouvait s'en souvenir. C'était son seul compagnon fidèle, le seul langage que le monde comprenait encore.

Au loin, le miroitement de la chaleur créait des mirages sur l'horizon, des lacs d'argent liquide qui s'évaporaient à mesure qu'il approchait. Il n'y avait aucune rédemption dans cette direction, seulement l'oubli ou la potence. Caleb Blackwood ne se faisait aucune illusion. Le poison de la terre coulait désormais dans ses veines, une encre noire qui guidait sa main et obscurcissait sa vue. Il portait en lui la tragédie des siens, une besace de pierres invisibles qui lui brisaient les vertèbres.

Il s'arrêta un instant pour laisser souffler sa monture sous un genévrier rabougri. Il sortit une flasque d'étain de sa poche, l'agita. Le peu de whisky qui restait au fond avait le goût de la térébenthine et de la défaite. Il en but une gorgée, sentant le liquide lui brûler l'œsophage, une brûlure bienvenue qui répondait à celle du soleil. Ses yeux, bordés de rouge par le manque de sommeil et la fumée, se fixèrent sur l'horizon.

Le ciel semblait suer. De lourds nuages de soufre s'accumulaient vers l'ouest, mais Caleb savait qu'ils n'apporteraient pas la pluie. Dans ce pays, les orages ne crachaient que des éclairs secs et des promesses de foudre. Dieu ne pleurait pas sur le Nouveau-Mexique ; il regardait les hommes s'entre-déchirer pour des arpents de sel, et quand il transpirait, ce n'était que du plomb fondu.

Caleb cracha un jet de salive sombre dans le sable. Un lézard aux écailles de pierre le regarda passer avant de disparaître sous un rocher. Il reprit sa marche, silhouette dérisoire perdue dans l'immensité minérale. Il n'avait plus de nom, plus de foyer, plus de passé. Il n'était plus qu'un fragment de scorie expulsé par le volcan des Blackwood, une particule de suie emportée par le vent d'ouest.

Le domaine de l'Enclume disparut derrière une crête rocheuse. La fumée du brasier n'était plus qu'un fil ténu, une griffure noire sur l'azur impitoyable. Caleb Blackwood enfonça son chapeau sur ses yeux, ajusta les rênes de ses mains calleuses et s'enfonça plus avant dans le désert. Il ne cherchait pas une terre promise, car il savait qu'il n'y en avait aucune pour ceux qui portent la marque de Caïn. Il allait simplement vers le sud, là où l'air finit par brûler les poumons et où le silence est la seule prière que l'on s'autorise encore.

Derrière lui, le vent se leva, soulevant un tourbillon de poussière rousse qui effaça ses traces sur le sol aride. La terre reprenait ses droits, digérant les crimes, les os et le fer, ne laissant rien d'autre que le souvenir d'une lignée qui avait cru pouvoir dompter le chaos par la poudre. Caleb disparut dans le brasier de midi, une ombre parmi les ombres, emportant avec lui le secret de ce qui gisait sous les fondations, là où le plomb avait cessé de suer pour enfin se figer dans le froid éternel de la mort.

FIN

Merci d'avoir lu "Dieu Sue du Plomb"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)